

laissait retomber sa chevelure en désordre, sa jupe trop courte, ses pieds nus dans de gros sabots, son corsage d'étoffe grossière qui faisait des plis sur le buste, toute autre aurait paru laide. Elle, point. Ses beaux yeux noirs très expressifs, sa jolie bouche mutine, ses dents admirables, la riche carnation de son teint hâlé par le grand air, ses traits corrects et son intelligente physionomie faisaient oublier aisément son ingrate toilette.

Elle était arrivée à l'âge de quatorze ans, mais en paraissait davantage, à cause du développement rapide de sa taille admirablement proportionnée.

Un matin, une voiture s'arrêta devant la maison du vannier.

Un monsieur décoré, très bien vêtu, s'adressa à Georgette, qui était en admiration devant le brillant équipage.

—Mademoiselle, lui demanda-t-il, y a-t-il loin d'ici aux ruines de Roquemaure ?

—Une lieue à peu près.

—Peut-on y arriver en voiture ?

—Oh ! pour ça non, monsieur, il y a des sentiers où deux personnes ne passeraient pas facilement de front.

—Est-on sûr d'y arriver sans s'égarer ?

—Je ne crois pas, si l'on est pas du pays.

Le monsieur consulta les dames qui étaient avec lui dans la voiture, et s'adressant de nouveau à Georgette :

—Pouvons-nous trouver quelqu'un pour nous servir de guide ?

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre ; le vannier, qui sortait à ce moment, prit la parole.

—Georgette peut vous conduire, dit-il ; si vous le voulez, elle vous accompagnera. Va, ma fille.

Les ruines de Roquemaure, ce qui reste d'un vieux château du douzième siècle, figurent parmi les curiosités les plus remarquables de la région des Cévennes. Perchées au sommet d'un mamelon rocheux presque inaccessible, couvertes d'une épaisse cuirasse de lierre et d'autres plantes grimpantes, entre lesquelles des arbres croissent et penchent leurs ramures éplorées, elles dominent des gorges profondes, des ravins que le regard sonde avec effroi. Un torrent se précipite en cascade d'une hauteur de plusieurs mètres, et, dans les gorges, la falaise se creuse en grottes que l'on croit être d'anciens souterrains.

Au retour de l'excursion, la plus âgée des dames, qui devait être la femme du monsieur décoré et la mère des deux jeunes filles qui l'accompagnaient, descendit de la voiture et entra dans la maison du vannier, précédée par Georgette.

—Madame, dit-elle à Jacqueline, vous avez une fille charmante ; elle m'a aidée à marcher dans les chemins rocailleux de la montagne avec une grande sollicitude. Elle m'a charmée par son esprit beaucoup mieux cultivé que je ne le pensais.

Je l'ai interrogée et, avec émotion, elle m'a parlé de son affection pour vous et votre mari, de reconnaissance qu'elle aurait pour vous toute sa vie et elle me raconta dans quelles circonstances vous l'avez adoptée.

Elle est touchante l'histoire de cette petite et je m'intéresse vivement à elle.

—Vous êtes bien bonne, madame, et je vous remercie, répondit Jacqueline.

—Je suis très disposée à faire quelque chose en faveur de votre fille adoptive, reprit la dame ; si vous le voulez, je l'aiderai à se créer une situation meilleure que celle qui l'attend dans ce village.

Jacqueline ne put s'empêcher de tressaillir et son visage prit une expression inquiète. Elle comprenait que la dame avait l'intention de la séparer de sa fille.

—Quoi, madame, répliqua-elle, vous voudriez emmener Georgette ?

—Oui, si vous y consentez et si votre fille le veut bien.

Les regards de Jacqueline se portèrent sur la jeune fille qui écoutait, silencieuse, ne perdant pas un mot de la conversation.

—J'ai besoin en ce moment d'une jeune femme de chambre, continua la dame, j'offre cette place à Mlle Georgette ; elle sera bien traitée chez moi et aura des gages convenables.

L'inconnue parlait doucement, elle avait dans le regard une grande expression de bienveillance et de bonté et l'accent de sa voix inspirait la confiance.

—Vous demeurez loin d'ici, madame ? demanda Jacqueline.

—Nous passons l'été auprès de Montauban et l'hiver à Paris.

Ce mot "Paris" fit briller les yeux de Georgette.

—Moi, madame, dit Jacqueline, ce que je veux, c'est le bonheur de Georgette, et je ne voudrais pas qu'elle eût un jour à me reprocher de lui avoir fait manquer son avenir.

Pâle, anxieuse, s'adressant à la jeune fille :

—Mon enfant, reprit-elle, c'est à toi de dire à madame si tu acceptes ce qu'elle a la bonté de t'offrir.

—Je remercie beaucoup madame de l'intérêt qu'elle veut bien me témoigner et je lui en suis on ne peut plus reconnaissante, dit Georgette.

Puis elle se jeta au cou de sa mère adoptive en s'écriant :

—Je ne veux pas te quitter, je ne te quitterai jamais !

—Alors, n'en parlons plus, dit la dame.

Et, prenant la main de Georgette, elle ajouta :

—Ma chère petite, vous obéissez à des sentiments que j'apprécie et qui me font vous estimer plus encore.

Elle glissa deux louis dans la main de Jacqueline et regagna sa voiture.

Georgette, sur le seuil de la porte, suivit d'un regard rêveur l'attelage, qui ne tarda pas à disparaître dans un nuage de poussière.

—Est-ce que tu regrettes de ne pas être partie avec la dame ? demanda Jacqueline à Georgette.

—Oh ! non, maman, non ; je t'aime et je veux rester avec toi !

Ce fut autour de Jacqueline de prendre sa fille dans ses bras et de l'embrasser.

—Va, ma Georgette, dit-elle, tu es une bonne fille ; tu viens de me récompenser de tout ce que j'ai fait pour toi.

Après avoir dit ce qu'était physiquement la fille adoptive des époux Reboul, par le refus qu'elle venait de faire d'une offre, pourtant si séduisante pour une jeune fille de village, nous avons fait connaître à nos lecteurs les belles et précieuses qualités du cœur de la fille de Marguerite Lormont.

XI.—AU FAISAN DORÉ

Certes, Georgette était sincère en disant à sa mère adoptive qu'elle ne voulait pas la quitter, qu'elle ne la quitterait jamais.

Cependant, quelque chose en elle lui faisait sentir qu'elle pouvait être mieux qu'à La Palud, ce petit village ignoré, perdu dans un pli des Cévennes.

Déjà, dans sa jeune âme s'éveillaient des désirs indéfinis, des aspirations encore vagues qui l'entraînaient loin du village vers des régions entrevues dans des rêves auxquels ses lectures n'étaient pas étrangères.

Mais elle n'était pas ambitieuse, son esprit n'était pas troublé par des miroitements de grandeurs et de richesses ; il n'y avait seulement en elle que le besoin ardent de voir, de savoir, de connaître. Oh ! sous ce rapport, Georgette était bien une fille d'Eve.

Le sentiment de la coquetterie, de cette coquetterie innée chez la femme, avait aussi pénétré en elle, et elle ne manquait plus de consulter son miroir, qui lui répondait qu'elle était jolie.

Enfin, Georgette n'était pas à sa place à La Palud où, malgré les grands espaces, elle se sentait à l'étroit. Mais elle n'avait plus longtemps à y demeurer.

La mauvaise saison était revenue, et cette année l'hiver fut plus rigoureux que les précédents.

La neige couvrait les causses, un vent aigre la poussait par tourbillons dans la plaine. Si un rayon de soleil adoucissait la température, le sol se couvrait de boue, de grandes flaques d'eau vaseuse, qui rendaient les sorties difficiles. Il fallait rester à la maison et respirer la fumée que les rafales repoussaient dans l'intérieur de la pièce.

Pendant une triste journée de décembre, les époux Reboul et leur fille adoptive étaient assis devant le foyer où cuisaient des châtaignes dans une marmite pendue à la crémaillère.

Le vent gémissait dans les arbres voisins, secouait violemment la porte, et la pluie fouettait les vitres avec rage. Le chien Pataud, bien vieux, presque aveugle, reposait sa tête sur les genoux de la jeune fille.

Soudain la porte s'ouvrit et le facteur entra, ruisselant d'eau.

—Une lettre pour vous, dit-il au vannier, elle est lourde.

Le pli était, en effet, volumineux et scellé d'un grand cachet de cire rouge.

Reboul tourna la lettre entre ses doigts et, finalement, la mit dans la main de Georgette en lui disant :

—Tiens, tu vas nous lire ça.

La jeune fille brisa le cachet et tira de l'enveloppe deux papiers.

En tête du premier que Georgette ouvrit, elle lut ces mots imprimés :

"M. Bernier, notaire à Montlhéry (Seine-et-Oise).

Voici ce que M. Bernier, notaire, écrivait :

"Monsieur Célestin Reboul,

"Votre cousin germain Antonin Reboul, célibataire, établi à Montlhéry depuis une vingtaine d'années, vient de mourir.

"Par son testament, en date du 8 mars 1880 et déposé en mon étude, Antonin Reboul vous institue son légataire universel.

"La succession se compose d'un café restaurant avec huit chambres meublées au dessus du café-restaurant, et de trente mille francs en espèces et valeurs mobilières.

"Veuillez, monsieur, me faire connaître vos intentions et me dire si je dois mettre immédiatement en vente l'établissement."

L'autre papier était la copie du testament de M. Antonin Reboul.

Georgette, très émue, se disposait à en faire la lecture, lorsque le vannier se dressa debout brusquement renversant sa chaise, dont le bruit réveilla le chien qui sommeillait et se mit à aboyer.

Tout d'abord, Célestin Reboul avait éprouvé un tel saisissement qu'il en était resté muet. Il se demandait s'il était bien éveillé, si cette fortune qui lui arrivait n'était pas un rêve.

Maintenant, il marchait à grands pas, comme un fou dans la pièce, jetant autour de lui des regards singuliers et répétant constamment ces mots :

—Un café, un restaurant, un hôtel, trente mille francs ! Je suis riche, riche, riche !

Il était étourdi, grisé, presque fou. Pensez donc, passer ainsi, brusquement, de la pauvreté à l'opulence ! Car pour le vannier, qui n'avait jamais pu réunir assez de pièces de cinq francs pour former seulement deux cents francs, c'était bien l'opulence que cette fortune qui lui arrivait et à laquelle il s'attendait si peu.

Cependant il se calma, revint prendre sa place près du feu et put écouter la lecture du testament.

—Ce bon vieux Antonin, dit-il avec émotion, mais moins peiné que joyeux, il y a plus de trente ans qu'il est venu à La Palud la dernière fois ;